

Françoise Kuczaj

Les débuts littéraires complexes de quatre romancières régionales du Nord-Pas-de-Calais

Le roman régional féminin du Nord-Pas-de-Calais se trouve plus particulièrement représenté de nos jours par quatre romancières nées dans la région et dont plusieurs titres comptent parmi les best-sellers du genre. Leurs intrigues sont construites sur la volonté de faire revivre les aspects les plus marquants de la vie septentrionale d'antan à travers la peinture d'héroïnes, humbles ou brillantes, mais toujours placées sous le signe de l'émancipation féminine.

Deux de ces romancières, éditées dans la collection « Terres de France », chez Jeannine Balland, aux Presses de la Cité, Marie-Paul Armand et Annie Degroote¹, connaissent depuis quelques années de constants succès d'édition². Les deux autres présentent un parcours plus contrasté. Raymonde Menuge-Wacrenier s'est fait connaître au plan national avec un texte édité chez Payot, dans la collection « Récits de vie³ » et un autre paru chez France-Empire⁴. Gilberte-Louise Niquet, quant à elle, a publié chez Albin Michel, avec des chiffres tout à fait honorables, une trilogie⁵ consacrée à l'histoire d'une famille fictive implantée dans la région de Douai. La plupart de ces titres ont ensuite été réédités en livres de poche ou par des clubs de lecture.

Toutefois, ces romancières provinciales, nées entre 1929 et 1949, n'ont pas acquis facilement la reconnaissance du public. Chacune, à sa manière, a dû se battre pour réussir à faire publier ses textes et même, avant cela, pour accéder à la possibilité d'écrire. Certes, au cours du XXe siècle, les jeunes filles ont bénéficié de l'évolution des lois sociales et particulièrement de celles de la IIIe République sur l'enseignement qui leur ont permis d'obtenir une plus grande autonomie et une certaine promotion sociale. Pourtant, les romancières régionales contemporaines, issues de milieux modestes ou désargentés, ont dû lutter pour réaliser leurs ambitions littéraires. Elles cumulaient le handicap de leur sexe et celui d'une mentalité familiale assez réfractaire à l'émancipation féminine, conjugués avec l'éloignement de Paris et l'absence de relations littéraires.

Des obstacles liés à la force des traditions

Si les quatre romancières affichent le même amour pour l'écriture, qui les taraudait dès leur plus jeune âge, les trois plus âgées n'ont pas réussi, au moment où se décidait leur avenir, à réaliser leurs aspirations personnelles. En effet, personne, dans leur entourage, n'envisageait la possibilité pour une jeune fille de vivre de sa plume. Dans une région où, dès la Révolution industrielle, le travail des femmes dans les mines ou le textile était présenté comme facteur d'avilissement et de dépravation par les témoins de l'époque⁶, l'idée est largement restée ancrée dans les esprits que les filles bien élevées devaient s'occuper de leur foyer ou exercer un « métier de femme » dans le respect des qualités traditionnellement considérées

comme féminines et si bien résumées par Rousseau :

Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance⁷.

Au milieu du XXe siècle, les jeunes filles issues des classes populaires ou de la petite et moyenne bourgeoisie ne peuvent envisager de déroger au rôle dévolu de longue date à la femme et qui ne laisse guère de place au travail créateur. Sans se tromper beaucoup, on peut affirmer que régnait encore l'opinion exprimée par Anne-Marie Thiesse à propos de la Belle Epoque :

La carrière des lettres est fermée au sexe dit faible, qui ne peut en franchir les portes qu'à deux conditions fort restrictives : associer à des ambitions littéraires (et un talent certain) une vie privée publiquement scandaleuse ou cacher du mieux possible cette honteuse association de la féminité et de la plume⁸.

Marie-Paul Armand, la plus connue du groupe, et qui est née dans l'immédiat après-guerre, résume assez bien les difficultés rencontrées dans les années cinquante par les jeunes filles désireuses de se lancer dans une carrière littéraire. Comme elle l'explique dans un article de *Echo du Pas-de-Calais*⁹, elle a toujours voulu être écrivain. Toute petite, « j'en avais l'envie » confie-t-elle, mais, dans un premier temps, elle ne peut faire accepter par ses proches cette vocation précoce. Dans le milieu ouvrier où elle est née, on ne prend pas au sérieux la petite fille qui désire se consacrer à l'écriture et quand elle exprime à nouveau son souhait au collège, les « grands » lui conseillent de faire des études et d'« avoir un métier ». Totalement écrasée par le jugement des adultes, elle renonce même à préparer une licence de Lettres, malgré sa préférence affichée pour la littérature, parce que l'un de ses professeurs de Lettres l'a jugée « inexistante à l'oral¹⁰ ». Elle s'oriente donc vers les mathématiques, discipline qu'elle enseignera une dizaine d'années en collège avant d'accepter enfin de reconnaître qu'elle s'est fourvoyée et de démissionner. Enfin livrée à elle-même, elle précise :

Alors, je me suis dit qu'il fallait me mettre, enfin, véritablement à l'écriture. Je ne pouvais tout de même pas rester ma vie entière à vouloir écrire des histoires sans essayer seulement une fois¹¹ !

Elle entreprend donc tout naturellement de transcrire les textes des « histoires » racontées à sa fille¹². Elle les propose aux éditeurs, d'abord sans grand succès, jusqu'au jour où les éditions Lito, qui publient des livres pour la jeunesse, lui font confiance et lui confient même des travaux de réécriture de textes. Mais son premier roman *La Poussière des corons*, écrit en hommage à ses grands-parents, attendra un long moment sur les bureaux des Presses de la Cité avant d'être enfin publié¹³.

Pour les romancières nées entre les deux guerres, l'obstacle s'est révélé plus infranchissable encore. Ainsi, Raymonde Menuge-Wacrenier, née tout à la fin des années vingt, ne peut, en raison de difficultés pécuniaires rencontrées par sa

famille, poursuivre ses études jusqu'à la deuxième partie du Brevet Supérieur. Elle qui auparavant, avec les encouragements de son père, rêvait de devenir journaliste, ne peut même pas envisager d'entrer dans le métier par la petite porte.

Tout concourt à freiner son ambition, et cependant une énorme pression sociale l'invite à trouver dans le mariage une position sociale, une justification. Il est naturel qu'elle ne cherche pas à se créer par elle-même sa place en ce monde ou qu'elle ne le cherche que timidement. Tant qu'une parfaite égalité économique ne sera pas réalisée dans la société et tant que les moeurs autoriseront la femme à profiter en tant qu'épouse et maîtresse des privilèges détenus par certains hommes, le rêve d'une réussite passive se maintiendra en elle et freinera ses propres accomplissements¹⁴.

L'analyse formulée par Simone de Beauvoir sur le comportement des jeunes filles qui ont fait des études semble s'appliquer à merveille à la jeune Marquisienne, petite-fille de carrier de marbre, qui épouse alors un tailleur de pierre de Boulogne-sur-Mer. Elle aurait pu se contenter de l'assister dans sa profession¹⁵, tout en élevant leurs enfants, mais son désir d'écrire et de témoigner ne la quittera jamais et, peu à peu, elle va tirer profit d'une situation qui aurait pu consacrer l'anéantissement de tous ses rêves, faisant sienne la remarque de Geneviève Fraisse : « Seuls l'éducation et le savoir, bien plus que le travail [...], peuvent donner aux femmes du pouvoir¹⁶ ». L'auteur de la préface au premier ouvrage d'histoire qu'elle a publié en 1983, sur la vie des Boulonnais¹⁷, met ainsi en lumière l'importance déterminante de ce tournant dans la vie de la jeune femme :

Sa vie de femme et de mère l'a amenée à entrer en relations avec les familles boulonnaises, surtout à un moment de la vie où celles-ci songent plus particulièrement, et souvent douloureusement, au souvenir et à la mémoire des hommes et des femmes de ce pays balayé par le vent d'Ouest.

Petit à petit, elle a découvert une réalité sociale à part, un monde particulier, une société qui a encore ses règles, ses usages, son vocabulaire, ses traditions, ses croyances et ses superstitions¹⁸.

Séduite en effet par cette cité au riche passé, elle commence par participer à des actions culturelles au sein de la ville de Boulogne-sur-Mer : elle est d'abord secrétaire du Centre Culturel du Boulonnais, puis réalise, en 1979, à cinquante ans, le scénario et des textes du film *Racontez-nous Zabelle* qui fait revivre, par l'image, les traditions et la vie sociale de Boulogne au début du XXe siècle¹⁹. Au fil du temps, elle a élaboré de très nombreuses fiches relatant des anecdotes de la vie courante et des faits divers confiés par les témoignages qu'elle a recueillis dans le cadre de sa vie professionnelle. Ceci lui permet de retracer la vie des Boulonnaises et des Boulonnais à la fin du XIXe et pendant la première moitié du XXe siècle, puis de compléter ce premier ouvrage par deux autres évoquant l'histoire des cités voisines²⁰. La richesse de ses sources ainsi que la rigueur de sa démarche qui la pousse à compléter ses informations par la consultation des archives municipales apportent à Raymonde Menuge-Wacrenier la reconnaissance des historiens de métier. De même, ses qualités littéraires, qui lui ont permis au cours de sa vie de remporter plusieurs concours régionaux de poésie ou de nouvelles, lui ouvriront les

portes des éditions Payot qui publieront son premier récit romancé *Zabelle*²¹, en 1991. Elle souhaitait depuis longtemps s'essayer à la fiction, pour faire revivre de façon moins figée les traditions locales en voie de disparition, mais doit attendre la cessation des activités professionnelles de son époux pour disposer enfin du loisir nécessaire à l'écriture romanesque.

C'est un parcours également très conventionnel, et tout aussi exceptionnel, qu'a suivi Gilberte-Louise Niquet, elle aussi née entre les deux guerres et contrainte de renoncer dans sa jeunesse à exploiter son talent littéraire. Dernière d'une fratrie de cinq, elle a dû interrompre ses études, après l'obtention de son baccalauréat, et cela malgré une note remarquable en français. Se retrouvant seule avec sa mère fragile et dans une situation pécuniaire très aléatoire, la jeune fille décide de gagner sa vie. Elle postule donc dans l'enseignement primaire qui, au début des années cinquante, recrutait de jeunes bacheliers et renonce à toute ambition personnelle, du moins immédiate, faute de temps libre. Les frères aînés, mariés et pourvus d'une solide situation professionnelle, ne semblent pas avoir imaginé un instant qu'il pût en être autrement et la famille laisse sans scrupule la benjamine se dévouer totalement à sa mère. L'histoire familiale s'avère d'autant plus contraignante que la jeune fille souffre du sentiment de n'avoir pas été désirée à la naissance²². Ses choix donnent souvent l'impression d'avoir été moins consentis librement que motivés par le désir de prouver qu'elle méritait l'amour maternel.

Gilberte-Louise Niquet ne s'est pas mariée. Elle a partagé sa vie entre sa mère, qu'elle a accompagnée jusqu'à ses derniers instants, et ses fonctions d'enseignante. Après avoir commencé sa licence de Lettres à trente-six ans, elle a gravi tous les échelons de la carrière pour terminer, après une thèse de Doctorat consacrée à Colette, Maître de Conférences à l'Université de Lille 3, où elle s'est spécialisée dans la formation continue des adultes. Sollicitée par plusieurs éditeurs, elle a publié de nombreux ouvrages pédagogiques destinés aux collégiens et aux lycéens, ainsi qu'aux adultes²³. Pendant de longues années, Gilberte-Louise Niquet a également reçu de nombreux témoignages des vieillards qu'elle côtoyait, des récits de leur enfance, de leur vie quotidienne et professionnelle.

Tout naturellement, sa formation et ses aptitudes littéraires l'ont amenée à faire paraître d'abord une réflexion sur la vieillesse²⁴, dont les droits d'auteur lui ont permis d'ouvrir une maison de retraite conçue dans le respect de l'autonomie de chacun. Puis, une fois libérée de ses nombreuses activités familiales et professionnelles, elle a enfin pu se consacrer à l'écriture de fictions fondées sur les anecdotes personnelles ou les confidences qu'elle avait accumulées depuis de longues années. Elle a alors publié plusieurs ouvrages de genres variés où elle transpose la double expérience de sa vie accordant une place privilégiée à l'école, vecteur d'ascension sociale, et au respect dû aux personnes, dans un contexte profondément marqué par l'humanisme chrétien : un roman plus spécialement destiné aux jeunes lecteurs²⁵, une réflexion sur l'existence de Dieu²⁶, mais également une autobiographie familiale romancée²⁷. Elle confie dans ce long récit l'espèce de fascination éprouvée pour sa mère dont elle cherche les secrets réels ou imaginés, vérifiant ainsi en quelque sorte l'affirmation de Béatrice Didier :

L'écriture prend alors un sens nouveau : il s'agit de réaliser les désirs de la mère qui est souvent apparue comme une victime, dont l'être vrai, de

liberté et de fantaisie, était enfermé dans les interdits et la loi du père .

Enfin libérée, au moins partiellement, de ses démons familiaux, Gilberte-Louise Niquet entreprend la rédaction d'une trilogie évoquant l'histoire fictive des Vanberg qui lui permet de faire revivre l'évolution des mentalités sociales en privilégiant l'histoire régionale au cours du XXe siècle.

L'attitude de la famille s'avère donc véritablement déterminante dans les années d'après-guerre et souvent la vocation des jeunes filles, conditionnées à « enseigner, soigner, assister », selon l'expression de Michelle Perrot²⁹, se trouve totalement bloquée. Sans argent pour vivre décemment, sans loisir et dépourvues d'*Une chambre à soi*, éléments indispensables pour que s'épanouisse la création artistique, comme l'a montré Virginia Woolf³⁰, ces trois romancières n'ont pu mettre en oeuvre leur talent aussi vite qu'elles l'auraient souhaité. Seule, leur persévérance les a aidées à ne pas renoncer et la reconnaissance de leur talent dans un domaine de publication différent de celui qu'elles envisageaient à l'origine leur a permis d'accéder enfin à l'écriture romanesque.

A l'inverse, l'attitude favorable de ses proches a conduit la plus jeune des quatre romancières, née tout à la fin des années quarante, à réaliser beaucoup plus rapidement ses rêves de théâtre et d'écriture³¹.

Une romancière optimiste et résolue

Après avoir été initiée dans son enfance à l'art du théâtre et de la danse par sa propre mère, Annie Degroote choisit, dès l'obtention de son DEUG d'anglais, d'interrompre ses études pour se lancer dans la carrière théâtrale et gagner la capitale. Elle en vient tout naturellement à l'écriture, en composant des saynètes pour des spectacles destinés à des enfants et organise des ateliers de théâtre et d'écriture. Comédienne, elle tourne de nombreuses fictions pour la télévision ou le cinéma et écrit des scénarios. C'est précisément le refus opposé à l'un d'eux qu'elle aimait particulièrement, qui la conduira sans grande difficulté à l'étoffer, à le repenser de manière à lui donner la dimension d'un roman qui sera rapidement publié. Sa vie Parisienne ayant suscité en elle une certaine nostalgie de ses origines, elle fait revivre à sa manière les populations de sa Flandre natale, puis devant le succès remporté par ce premier roman, elle se tourne résolument vers l'écriture romanesque en axant toutes ses intrigues sentimentales sur des référents historiques soigneusement documentés.

Vivant à Paris, elle a pris conscience, plus que ses collègues provinciales, de l'importance de la mise en scène médiatique et utilise toute démarche susceptible de faire valoir son oeuvre littéraire. Elle semble ainsi rechercher la reconnaissance des critiques et affiche avec ostentation tous les prix littéraires qui ont récompensé ses romans³². Elle participe régulièrement à des séances de signature et de promotion de ses livres chez les libraires ou dans les salons littéraires, dans le Nord et à travers la France. De même, elle publie des articles dans la presse régionale à l'occasion de la sortie de chacun de ses romans. Mais surtout, elle s'est adaptée aux réalités médiatiques actuelles en créant un site Internet à son nom tout à fait indépendant de sa maison d'édition, ce qui lui permet de promouvoir ses romans et d'annoncer tous les temps forts de sa vie publique. De plus, et à l'inverse de Marie-Paul Armand par exemple, qui ne communique que par l'intermédiaire de son

attachée de presse, elle correspond avec ses lecteurs par courrier électronique. Bref, elle exploite toutes les ressources de la communication moderne pour mieux se faire connaître.

Mais en définitive, malgré des attitudes diamétralement opposées dans leurs relations avec leur public, Annie Degroote et Marie-Paul Armand se rejoignent sur la chance d'avoir débuté leur carrière littéraire aux environs de la quarantaine, ce qui leur a permis d'écrire et de publier un grand nombre de romans à succès. Et sans doute aussi ont-elles eu l'opportunité de voir leur premier texte correspondre au profil recherché par une éditrice qui leur a mis le pied à l'étrier.

En effet, après les éditions Robert Laffont qui avaient ouvert la voie dès la fin des années 1970 avec les auteurs que Jacques Duquesne qualifiera d'Ecole de Brive, Jeannine Balland va créer aux Presses de la Cité une collection de terroir, « Terres de France », très fournie et destinée aux lecteurs de la France entière.

Un projet éditorial porteur pour les écrivaines

Marie-Paul Armand qui est devenue l'une des « vedettes » de cette collection décrit ainsi l'appui qu'elle a trouvé en la personne de Jeannine Balland en citant les mots que celle-ci a employés pour défendre son premier manuscrit face au comité de lecture assez réticent :

Cela, il faut l'éditer, c'est bien ! Je le prends même sous ma responsabilité totale. Je vais non seulement m'en occuper mais je vais aussi l'éditer moi-même³³.

En fait, le texte de Marie-Paul Armand correspondait exactement au projet élaboré par l'éditrice pour la création de sa collection de terroir. Celle-ci affirme en effet dans une interview pour la presse écrite, en juin 2002 :

C'est un peu mon instinct qui m'a fait me lancer dans l'aventure il y a plus de dix ans. J'avais le sentiment que les lecteurs apprécieraient de retrouver leurs racines, les traditions, le terroir³⁴.

Même si les critiques parisiens méprisent la littérature régionale, elle-même accorde la primauté au goût des lecteurs et insiste sur la « fidélité des auteurs qui se sentent bien chez [elle] »³⁵. Marie-Paul Armand s'étend d'ailleurs longuement sur l'attitude de Jeannine Balland :

Je lui dois énormément. Je ne connaissais personne et c'est sur mon seul travail, sur mon histoire que tout a débuté. C'est une chance de croiser quelqu'un comme ça. Sans elle comment savoir ce qui serait advenu de mon travail ? De plus, c'est une très grande professionnelle, qui m'a aidée et qui m'aide encore beaucoup. De façon très précise. Si elle juge qu'un chapitre est trop long, elle m'en parle, et s'il faut en étoffer un autre, elle n'hésite pas à me le dire. [...] Toutes ses critiques sont constructives et ne cherchent qu'une chose : rendre mon histoire encore plus passionnante. Sur le rythme de mon travail, elle me laisse assez libre, elle sait qu'en général il me faut deux ans, et elle ne cherche pas à me brusquer. Pour être totalement juste, il faut dire que pour ma trilogie (*La Courée*), elle

m'a un peu obligée à aller plus vite. Il fallait un volume chaque année, sinon le lecteur aurait eu tendance à oublier, à ne pas suivre. C'était difficile, mais elle avait raison³⁶.

Annie Degroote tient à peu près les mêmes propos en affirmant que Jeannine Balland la laisse travailler à son rythme. Ses romans paraissent en moyenne tous les deux ans, mais elle précise qu'elle est entièrement libre d'écrire comme elle l'entend, que l'éditrice lui fait confiance³⁷. Vérité ou coquetterie de romancière ? Il reste certain que Jeannine Balland s'efforce de créer un climat propice à l'écriture et à sa collection.

Marie-Paul Armand dès 1985, puis quelques années plus tard, Annie Degroote, sont entrées dans le sérail de Jeannine Balland, aux Presses de la Cité. Leurs textes ont ainsi été diffusés avec beaucoup de succès dans une collection grand public par une éditrice très dynamique et vigilante, n'hésitant pas à leur procurer des recettes éditoriales. Il est évident que les romancières régionales, tout comme leurs homologues masculins d'ailleurs, n'ont parfois reçu d'autre formation littéraire que celle de l'école secondaire et qu'elles éprouvent quelques difficultés à exprimer leur sensibilité et celle des personnages qu'elles mettent en scène.

Les problèmes de l'autodidaxie.

Nombre de romancières, à l'image de Marie-Paul Armand à ses débuts, ont besoin d'être conseillées. Même si sa rigueur naturelle l'avait aidée à mettre au point une technique documentaire rigoureuse, encore fallait-il passer des faits référentiels à la fiction romanesque de manière plaisante pour un lectorat qui apprécie autant l'intrigue sentimentale que la restitution des réalités d'antan.

Il s'avère très difficile de s'improviser écrivain. Déjà au XIXe siècle, Flaubert avait guidé la plume de Maupassant débutant ; or, rares étaient au XXe siècle les écoles d'écriture et plus difficile encore s'avérait la tâche des femmes généralement considérées avec condescendance par la critique, comme le souligne Marcelle Marini dans *L'Histoire des femmes en Occident* au XXe siècle³⁸. La remarque vaut particulièrement pour Raymonde Menuge-Wacrenier qui souffre sans doute du niveau un peu trop élémentaire de sa formation arrêtée à la première partie du Brevet Supérieur et n'a pu bénéficier de l'apprentissage spécifique qui lui aurait permis d'exploiter au mieux ses aptitudes naturelles. Dans ses deux premiers romans, elle éprouve quelques difficultés à sortir de la rigueur objective du témoignage documentaire. Extrêmement riches en vocabulaire technique, ces textes s'avèrent un peu trop denses et compacts à cause du manque de dialogues. La romancière avoue elle-même ne pas maîtriser l'art du discours rapporté au style direct.


Il faut attendre son roman *La Tourane* pour que le texte s'allège et que la multitude de « petits faits vrais » n'écrasent plus la narration. Mais c'est le premier qui ait bénéficié de l'appui d'une maison d'édition, France-Empire, dont le comité de lecture n'a conservé que la première partie du manuscrit originel, refusant d'éditer le texte dans son intégralité. Son auteure a été incitée à le remanier pour le rendre conforme aux normes de calibrage imposées par la collection. Toutefois, ce travail s'est révélé très bénéfique car le récit est beaucoup plus alerte que les précédents, tout en gardant la rigueur documentaire chère à la romancière. Elle est ainsi

parvenue à tenir compte des remarques de Jacques Duquesne³⁹ qui s'était étonné de la profusion de précisions techniques dans *Zabelle*.


Ces quatre romancières, sans jamais cesser de nourrir des ambitions littéraires, se sont donc plus ou moins longuement heurtées aux contraintes d'un monde peu enclin à faciliter l'écriture, surtout féminine. Nées à une époque encore fortement marquées par l'image de la féminité traditionnelle qui interdisait aux jeunes filles « bien élevées » l'accès à la création littéraire, toutes ont été animées par la même volonté inflexible qui les a poussées à réaliser, à l'âge mûr, leur rêve d'écriture et à être reconnues au moins par un lectorat populaire sinon la critique Parisienne. Elles apportent une contribution supplémentaire s'il en était besoin à l'affirmation de Marcelle Marini, qui souligne que « dans la vie privée et professionnelle, une femme a plus de mal à s'imposer comme écrivaine, c'est-à-dire comme une personne dont le choix principal est celui d'écrire⁴⁰ ».


La parfaite symbiose entre les auteures et leurs personnages de fiction contribue à illustrer la démarche auctoriale. Ces romancières mettent en scène des personnages féminins caractérisés par une grande fidélité à soi-même qui éclairent la personnalité de chacune. Malgré l'opposition de forces adverses souvent symbolisées par une autorité paternelle inflexible et, dans une moindre mesure, par les pressions sociales, les héroïnes, grâce à leur énergie, à leur courage et à une forte confiance en leur bonne étoile, parviennent généralement à réaliser leurs aspirations intimes.

Notes


¹  Marie-Paul Armand a ainsi publié onze romans : *La Poussière des corons*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (1985), rééd. « Pocket », 2002. *Le Vent de la haine*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (1987), rééd. « Pocket », 2003. *Le Pain rouge*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (1989) ; rééd. « Pocket », 2004. *La Courée*, Paris, Presses de la Cité, Tome I La Courée, « Terres de France » (1990) ; rééd. « Pocket », 1991. Tome II Louise, « Terres de France » (1991) ; rééd. « Pocket », 1993. Tome III Benoît, « Terres de France » (1992), rééd. « Pocket », 1994. *La Maîtresse d'école*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (1995) ; rééd. « Pocket », 1997. *La Cense aux alouettes*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (1997) ; « Pocket », 1998. *L'Enfance perdue*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (1999) ; rééd. « Pocket », 2001. *Un bouquet de dentelle*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France », 2001. *Au bonheur du matin*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France », 2003. Annie Degroote en a fait paraître neuf : *La Kermesse du diable*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France », 1994., Paris, Presses de la Cité, « Terres de France », 1996. *L'Oubliée de Salperwick*, Presses de la Cité, « Terres de France » (1998) ; rééd. « Pocket », 2001. *Les Filles du Houtland*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France », (2000) ; rééd. « Pocket », 2002. *Le Moulin de la dérobade*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (2001) ; rééd. « Pocket », 2003. *Les Silences du maître drapier*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (2002) ; rééd. « Pocket », 2004. *La Splendeur des Vaneyck*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (2004), rééd/ « Pocket », 2006. *Les Amants de la petite reine*, Paris, Presses de la Cité, « Terres de France » (2005), rééd. « Pocket », 2007. *L'Etrangère*


de Saint-Pétersbourg, Paris, Presses de la Cité, « Sud lointain », 2007.


²  D'après l'éditrice, chacun de leurs romans s'est vendu au moins à 15 000 exemplaires, et Marie-Paul Armand dépasse même les 40 000. (Bimensuel Capital Seniors, Du 16 au 30 juin 2002, propos recueillis par François Rossignol, p. 12-13).

³  Zabelle, *La vie d'une femme de marin-pêcheur*, Paris, Editions Payot, « Récits de vies », 1990.

⁴  *La Tourane*, Paris, Editions France-Empire, 1999.

⁵  *Le Destin des Vanberg*, Paris, Albin-Michel, 2002 ; rééd. De Boree, 2004. *Les Enfants du Beffroi*, Paris, Albin-Michel, 2003 ; rééd. De Boree, 2005. *Les Maîtres Brasseurs*, Paris, Albin Michel, 2006.


⁶  Voir *Germinal* de Zola et les vers de Hugo sur les caves de Lille dans *Châtiments*.

⁷  Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, chapitre V, "Sophie ou la femme", 1762, Paris, Garnier Frères, édition de F. & P. Richard, 1964, p. 455.

⁸  *Le Roman du quotidien*, Paris, Editions du Seuil, « Points Histoire », 2000, p. 194.

⁹  *L'Echo du Pas-de-Calais*, n°68, Octobre 2005.


¹⁰  *Ibid.*


¹¹  Propos cités dans un article, signé par Frédéric Launay, de l'hebdomadaire régional *La Croix - Nord Pas-de-Calais*, du 10 juillet 1998, p. 11.


¹²  Voir note 9.

¹³  *Ibid.*

¹⁴  Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, tome 1, Paris, Gallimard (1949) ; rééd. « Idées », 1979, p. 431.


¹⁵  Raymonde Menuge-Wacrenier seconde son époux, entrepreneur de pompes funèbres à Boulogne-sur-Mer.

¹⁶  Geneviève Fraisse, *Les Deux Gouvernements : la famille et la Cité*, Paris, Editions Gallimard, « folio essais », 2000, p. 175.

17  *Raymonde Menuge-Wacrenier, Les Boulonnais au travail et à la fête, Westhoek-Editions, Les Editions du Beffroi, « Mémoire collective », 1983.*


18  *Ibid. - Guy Bataille, "Préface", p. 7.*


19  *Ibid. (Quatrième de couverture).*

20  *Côte d'Opale à la Belle Epoque, 1 : "de Calais au Portel" - T1, Le Livre D'histoire, 07/1999. Côte d'Opale à la Belle Epoque, 2 : "d'Equihem à Berck" - T2, Le Livre D'histoire, 07/1999.*

21  *Voir note 3.*


22  *C'est du moins ce que laisse entendre l'héroïne de son roman à résonance autobiographique Le Jour de tous les printemps. (Voir note 27)*

23  *Au total, une trentaine de manuels scolaires, publiés chez Hachette et chez Hatier.*


24  *Même le couchant peut être beau, Bruyères-le-Châtel, éditions Nouvelle Cité, 1983.*


25  *Le Jour du match, éditions Rageot, Paris, 1995.*

26  *Dieu Poste Restante, Paris, éditions des Ecrivains, 2000.*


27  *Le Jour de tous les printemps, Paris, éditions des Ecrivains, 1998.*

28  *Béatrice Didier, L'écriture-femme, Paris, P.U.F., 1981 ; 3^e édition, 2004, p. 26.*


29  *Les Femmes ou les silences de l'histoire, Paris, Flammarion, « Champs », 1998, 494 p., p. 232.*


30  *Virginia Woolf, Une chambre à soi, Paris, Editions Denoël, traduction française de Clara Malraux, « Bibliothèques 10/18 », 1977, 1992.*

31  *C'est du moins ce qu'elle m'a confié lors de notre rencontre à Lille en juin 2005.*


32  *Son premier roman, La Kermesse du diable, paru en 1994, a reçu trois prix littéraires (les Prix Bernanos, Gabrielle-d'Estrées et celui de la Renaissance française, spécial « roman historique »), le second, publié en 1996, Le Coeur en Flandre, a été récompensé par le Prix Mme Europe, le suivant L'Oubliée de*


Salperwick, en 1998, par le Grand Prix de la Société des arts et lettres de Lille. Enfin, plus récemment, Les Amants de la petite reine, paru en 2005, s'est vu attribuer le Prix Louis Nucéra 2006.


³³  Voir note 11.

³⁴  *Bimensuel Capital Seniors, Du 16 au 30 juin 2002, propos recueillis par François Rossignol, p. 12-13.*

³⁵  *Ibid.*

³⁶  Voir note 11.

³⁷  *C'est ce qu'elle m'a affirmé lors de notre rencontre de juin 2005 à Lille.*

³⁸  *Georges Duby et Michelle Perrot, Histoire des femmes en Occident, Paris, Plon, 1992, Perrin, « Collection Tempus », 2002. Chapitre 10, "La place des femmes dans la production culturelle - L'exemple de la France", p. 420.*

³⁹  *Confidence de la romancière lors de notre rencontre de juin 2005.*

⁴⁰  *Histoire des femmes en Occident, p. 417.*